CAMILLE.

Mon cœur est un cimetière, avec, pour éternel gardien des morts, le Souvenir, qui rôde des tombeaux fastueux aux plus maigres croix. D'un vol incessant, il parcourt les funèbres allées, et, au bout de son aile, descelle les blocs du temps, disjoint les dalles du passé. Et c'est des tombes pieusement entretenues et parées, ou de mornes caveaux, des chapelles à l'abandon, des ruines où s'élèvent les herbes de l'oubli et du parjure. Des colonnes penchent comme des faux serments; des cyprès pourrissent au-dessus des marbres illisibles. Le vent pousse à travers les arbres dépouillés des cris enivrés, des sanglots, des plaintes. Le mensonge et les trahisons grincent aux pas sur les graviers, où s'entrechoquent les feuilles sèches. J'erre à travers cette désolation comme un jeu du. Mais voici que le mélancolique oiseau de mémoire s'est posé à-bas sur un tertre négligé où fanent des marguerites d'argent et des boutons d'or, tout au bout de ma jeunesse...

Camille!

Ce fut un jour d'affreux deuil, allez, que celui où nous apprîmes que Camille se mariait! Nous n'en fîmes rien paraître. Nous savions déjà nous tenir, quoique nous ne fussions guère que des gamins. La douleur se passe d'apprentissage! Tout de même, ce fut dur: Camille, notre Camille, que nous enlevait cet étranger! Bien nôtre, oui, à tout ce petit groupe dont elle était le sens, jusqu'à ces vacances d'où elle ramenait le docteur Vegard—un fiancé, le ravisseur! que l'on présentait dès la première soirée d'automne, où notre société se reformait! Certainement, il était bien, et il fallait que cela arrivât! N'importe, quel arrachement! Ce fut comme si l'on tordait le cou à l'âme! Nul de nous n'avait songé d'amour à elle, jamais: nous pleurâmes d'amour avant d'avoir aimé, une flamme de jalousie allumée soudain.

Bonne, douce et chère Camille—innocemment cruelle! De quel élan elle se précipitait à l'avenir! Nous ne lui étions plus rien. L'amour nous tuait l'amie. Il est, sur les rivages, de pauvres cailloux, de frustes coquilles, que la mer avive quelques heures de son flux, humides et brillants comme des fleurs, alors, ternes et desséchés quand la vague se retire. Ainsi de nos âmes, quand elles ne furent plus baignées des yeux de Camille. Tout ce salon, rayonnant l'autre saison, qu'elle illuminait d'elle pour tous s'éteignit.

Elle n'avait plus de regards que pour un seul; nous nous sentions mourir de ténèbres.

Comment présenter Camille, à cette minute exacte, tout de suite évanouie, de son âme et de son corps. Comment célébrer l'attrait indicible de toute sa personne! Ce fut, sur la fleur de notre vie, la perle du matin, le diamant de rosée, la goutte d'eau tremblante que dévore le soleil. Cette Camille d'aurore pure n'était plus, depuis le premier mot du fiancé—et lui ne la connut pas. Elle n'était pas qu'elle, mais nous encore, les quatre garçons de son intimité, au milieu desquels elle avait grandi, de visage et de taille délicieux, de sensibilité fine et droite. Le meilleur de nous allait à elle, et nous eussions souffert de lui apparaître en faute. Exquise émulation! entente délicate! Ensemble, nous passâmes des jeux à l'âge au-dessus, où ils semblent indignes.

C'est alors que l'instinct et l'imagination commencent à se frayer des chemins à travers l'être vierge. La suave innocence, traquée de toutes parts, s'enfuit à jamais. Et, désormais, il y a comme une buée sur l'âme la plus claire. Difficiles années, lorsque la Camille d'hier, en robes courtes, prend des jupes tombantes, et que celle que vous connaissez de si longtemps se recule, devient le mystère! Camille, ce fut Mlle Camille! Misérable psychologie, impuissante analyse! Indiscernables nuances! La subtilité la plus aiguë n'y démêle rien. Rien que d'y toucher avec des mots, cela se disperse en poussière! Adorables années, pourtant, de charme rare, dans cette maison où s'ouvraient les seize ans de Camille, joyeux et forts, parfumés et chantants, comme un jardin plein d'oiseaux. Difficiles et adorables années de notre formation sentimentale!

Nous ce quittions que peu Camille, avec la hâte de la retrouver. Nous l'emportions dans le livre qu'elle nous prêtait: nous la respirions dans la fleur qu'elle nous coupait; nous la buvitons dans la tasse qu'elle nous versait. Communion intense, où Camille, d'ailleurs, gagnait à se donner; notre adoration exaltée l'entourait, la protégeait. Pour tous, Camille, n'était qu'une Mlle Camille quelconque, polie, craintive et fermée. Pour nous, elle restait un peu Camille, personnelle, libre et confiante. Ce qu'elle était pour nous, ce que nous étions pour elle, ce qu'elle et nous étions ensemble, je ne vous le ferai pas saisir! Les gestes et la voix de Camille nous gouvernaient; elle suivait nos pensées; sa vie était comme tressée avec les nôtres!

Adorables années, heures magiques, où, ratatinée dans son fauteuil, la bonne grand'mère qui a élevé Camille nous excite, de toute sa tendresse: «Allons, allons, jeunesse, il faut s'amuser.» Elle gronde, elle veut du bruit, du mouvement, sans doute pour empêcher tant de voix revenantes de maguères et d'autrefois. Pendant que les parents s'acagnardent à tisonner le passé, quelles bourrasques de rires et de cris, quelles tempêtes de joie, nous autres, ignorants d'hier, insouciants de demain, cependant toujours là, si proche....

Camille se marie! annonce la bonne grand'mère. Et Jules, et Jacques, et Pierre, et moi nous avons bien envie de pleurer! Camille, mademoiselle Camille—madame, maintenant. Eh bien! nous irons à la noce, tant mieux. Nous faisons les vaillants. Mais c'est l'hiver en nous, et nos cœurs sont jonchés d'un tas de jolies choses mortes. La destinée a séparé les amis de Camille: ils ne l'ont pas oubliée; ils parlent d'elle dans leurs rencontres; ils se rappellent les fiançailles comme une date noire, la première croix plantée dans leurs illusions et leurs rêves!

Oh! ces cloches de mariage, comme elles sonnent froid, comme elles retentissent douloureux en moi! Et ce cortège de fête, qu'il défile lugubre, avec cette claire mariée sous ses voiles et sa couronne, qui s'en allait de nous vers l'amour, vers la vie,—morte pour nous, et dont je retrouve aujourd'hui la tombe, dans le cimetière de mon cœur, tout au bout de ma jeunesse....

L'OUBLI.

I

La tête appuyée au capitonnage du wagon, la main droite soutenue par la bande de drap où court, en lettres brodées, le nom toujours renaissant de la Compagnie, Henri d'Alleboize, immobile jusque-là dans son coin, sursauta brusquement; le train stoppait.

—Chaville!

Des voix d'employés, les unes indistinctes et lointaines, d'autres éclatantes et rapprochées, modulaient ces deux syllabes familières sur un ton si différent qu'elles lui semblèrent un nom de ville inconnue et mystérieuse.

Chaville, déjà! Et d'Alleboize s'émerveilla que le trajet lui eût paru si court. Voilà, tant il s'était absorbé dans sa pensée, le voyage presque terminé: on allait arriver à Versailles!

Il se reprocha de n'avoir pas salué au passage chacune des stations qui jalonnent la route, cette route qu'il suivait à nouveau ce matin pour la première fois depuis quatre ans, et dont chaque tournant, chaque gare, chaque échappée de vue se levèrent avec précision de sa mémoire. Clamari, Meudon, Sèvres! Que de fois il avait passé là! Que de fois ses regards avaient sauté des talus émaillés de fleurettes à l'horizon tantôt clair, tantôt brumeux, où toujours, à travers les coupures des petites vallées, apparaissait l'amoncellement de Paris lointain!

Mais, cette fois, d'Alleboize n'avait rien remarqué du joli décor, et, regardant sans les voir les fils du télégraphe monter et descendre dans le cadre de la portière, il songeait au passé, à l'irréparable, à tout ce qu'il avait ressenti de tristesse et de joies depuis l'affreux événement qui avait modifié si brusquement son existence.

Quatre ans déjà! voilà quatre ans que sa fiancée, Mlle Rose d'Yvoir était morte d'une subite rupture d'anévrisme, un mois avant la date fixée pour leur mariage; morte un soir, pendant une promenade dans le parc de Versailles. C'est à Alger, où venaient de le rappeler des affaires d'intérêt, qu'il avait appris la fatale nouvelle. Il avait failli devenir fou. D'Alleboize, en effet, avait voué à sa petite fiancée qu'il connaissait depuis longtemps, une de ses tendresses graves et profondes qu'augmente chaque jour, la toute-puissante habitude. Les premiers moments lui parurent atroces. Il avait mis des mois, non pas à se résigner, mais à penser moins constamment à cette mort stupide. Puis les mille soins, les mille exigences de la vie, peu à peu, le divertirent de l'unique et amère pensée.

Comme le temps passe! Dire que voilà quatre ans il faisait chaque soir ce même voyage, assis peut-être dans le même wagon qui l'emportait aujourd'hui: Il se revit, tenant un bouquet de roses blanches et de roses souffre. Trente-quatre ans aujourd'hui, voilà tout, au lieu de trente! quelques cheveux blancs de plus; en somme, pas changé sensiblement: le même—à l'âme près!

II

Soudain, à trois courts tunnels successifs, il reconnut la gare imminente; le train ralentit, les freins grincèrent et, dans le cahot d'arrêt, d'Alleboize sauta sur le quai où l'attendait son vieil ami le docteur Aucante.

Lui aussi avait peu changé.

Tous deux se retrouvaient presque tels qu'ils s'étaient quittés: d'Alleboize, grand, svelte, hâlé, brun, avec cette allure souple et dégagée que donne au corps une vie de grand air, rompue aux longues courses à cheval, dans cette Algérie dont il était devenu un des colons les plus actifs; Aucante, rouge, bedonnant et trapu, une grosse ronde figure encadrée de favoris blancs, avec des yeux bleus et bons, pétillants de malice sous les lunettes d'or.

Tout au plaisir de se revoir, hâtant le pas sous les hauts arbres de l'avenue de Sceaux, ils gagnèrent la rue de Satory, où habitait le docteur. Cousin des d'Yvoir, Aucante avait dû jadis servir de témoin à la fiancée de d'Alleboize, en qui d'ailleurs il chérissait le fils d'un de ses plus vieux amis. Autant d'excellentes raisons pour faire honneur à son hôte, ce qui mit une fois de plus la gourmandise bien connue du docteur en repos avec sa conscience. Ce fut donc avec une entière satisfaction qu'on procéda de part et d'autre au ravage du déjeuner, et ce fut également d'un commun accord, le café bu, qu'ils résolurent de faire une promenade dans le parc

III

A petits pas, causant de leur vie, d'Alleboize détaillant l'intérêt qu'il avait fini par prendre à la sienne, expliquant la lutte aux passionnantes péripéties qu'avec les diverses saisons chaque année ramène, le docteur disant les côtés graves et tristes de son métier, tout ce qu'une conscience de médecin doit vouer au silence de secrets lamentables, ils s'en allèrent ainsi, le long de la rue de l'Orangerie. Le glorieux après-midi de juin tendait au-dessus des vieilles maisons son dais d'azur pâle et lumineux. Arrivés à la grille, bien qu'ils le contemplassent pour la centième fois, ils s'arrêtèrent, émus simultanément par l'incomparable grandeur du site.

A droite, l'immense pièce d'eau des Suisses étalait son miroir rectangulaire, où se doublait, comme dans une glace éclatante posée à plat, le ciel profond semé de nuages immobiles. Derrière, toute petite, au milieu d'un solennel hémicycle d'arbres, la blancheur d'une statue équestre faisait tache au loin. Derrière encore, le cercle des bois s'étageait en pente douce, découpant dans la lumière ses masses d'un vert sombre velouté de bleu.

A gauche, des ballustres, une douve pleine d'eau croupie, la terrasse de Mansart avec ses parterres brodés et les hauts portiques à colonnes encadrant le double escalier des cent-Marches.

Ils suivirent quelques minutes la route de Saint-Cyr, traversèrent le Labyrinthe, la salle des Marronniers, revinrent au Miroir d'Eau, et firent halte un moment sous le grand platané du jardin du Roi.

D'Alleboize parlait maintenant de son avenir, des heures de repos et de joie qui le récompenseraient sans doute de ses efforts constants. Ils étaient arrivés sans presque s'en apercevoir au bassin du Dragon, et se mirent à remonter tout en causant l'allée des Marmousets. Au pied d'une vasque, le docteur brusquement s'arrêta, et tous deux se turent; puis, en silence, ils reprirent leur marche.

De vingt en vingt mètres, hors de petits bassins espacés régulièrement, surgissaient des groupes d'enfants, Faunes, Amours, Tritons ou Satyres. Par trois, soutenant les vasques rondes sur l'effort de leurs bras tendus, ils émergeaient en dansant de l'eau morte. Leurs corps de bronze, verts et luisants, se reflétaient dans cette eau couleur d'or et de rouille faite de soleil d'automne et de feuilles dissoutes.

Pas un souffle dans la frondaison. Le docteur et d'Alboize débouchèrent sur le parterre du Nord. Le parfum des roses pâmées se mêlait à l'odeur amère des bordures de buis. Çà et là, des Termes dressaient leurs gaines blanches sur l'immobilité des charmilles rectilignes.

—Comme vous voilà grave, docteur!.... Qu'est-ce qu'il y a donc?

—Rien.

Et le front du docteur Aucante se rembrunit.

—Parlez, je vous en prie!

Tous deux s'arrêtèrent, debout près d'un banc.

—Parlez, voyons! je sens que vous me cachez quelque chose!

—Vous le voulez, mon pauvre Henri? Regardez! Savez-vous où nous sommes? Non? Ce lieu ne dit rien à votre mémoire, rien?

—J'ai beau chercher!

—Eh bien! c'est à cette place même, sur ce banc, qu'a été frappée celle que nous avons si longtemps pleurée, notre chère petite Rose!

Tous deux, échangeant un regard profond, reprirent alors en silence le chemin de la maison, et ce fut après un long espace de tristes rêveries que le docteur Aucante ajouta, un quart d'heure après:

—Oui, on oublie! C'est l'ordre des choses qui le veut ainsi. Y résisterait-on sans cela?

Aux Philippines.

Presse Associée.

New York, 20 mai—Une dépêche de Manille dit que le col. Kobbs reste au Cadaba. Le gén. Lawton marche au sud de San Isidro; le gén. McArthur reste à San Fernando. Le régiment du Nebraska est retourné à Manille pour s'y reposer.

LE CERCUEIL.

—Voilà bien des lenteurs, marquis. Quel lambin que ce maréchal de Saxe! Au moment de poser atout, le jeu s'arrête. Il n'aime pas le succès, prolonge la guerre pour se rendre indispensable au roi. En attendant, il fait tuer des hommes, et m'empêche.....

Le comte de Coasker s'arrêta.

—Il vous empêche?

—Du tout. Rien.... Je ne disais rien. Je disais seulement que nos lenteurs facilitent la retraite du maréchal de Bathiany qui était perdu sans ressources, pas plus tard qu'hier. Les équipages des ennemis étaient pris, et on forçait leur armée à se retirer par la Campigne liégeoise. Dès lors, nous investissions Maëstricht....

Coasker soupira:

—Maëstricht, non loin de Cologne....

—Vous avez donc affaire à Cologne?

—Moi! Non. Qu'ai-je dit? Ai-je dit Cologne?

—Tête de Breton! Vous voulez aller à Cologne!

La main du marquis trembla; il eut cependant la force de saisir une prise, et d'en semer ses dentelles,

—Eh bien oui, à Cologne pour voir la jolité, mais n'en dites mot.

—Mme de Souvré, toujours?

—Toujours en dépit de ses rigueurs.

—Qui vous a dit qu'elle était dans cette ville?

—Un prisonnier d'hier, un Ecossais Gris, bel officier qui m'en parut amoureux. Il l'a vue dans cette ville où elle doit rester jusqu'au 15. Où ira-t elle ensuite? Sait-on....Si le maréchal avait été vigoureux, nous serions à Maëstricht, près de Cologne! La divine diablesse! Il me faut la revoir....

—La route est pleine d'ennemis, vous serez reconnu.

—Je me déguiserai.

—Vous serez reconnu.

—Je parle allemand.

—Vous serez reconnu.

Coasker éclata de rire, mais d'un rire en peine:

—Délicat ami, je vous comprends. Vous voulez parler de ma laideur, proverbiale même chez les ennemis. Je suis le singe de Mme de Souvré.

—Oh!

—Oui, que cela. Mais j'ai l'amour tenace et de l'espérance. On a vu pire. Ce croquant m'aimera-t-il? J'attends ce beau soir, et ne lui fais point grâce d'un mouvement. Cette nuit même, vous me verrez partir, je ne sais par quel moyen; mais je partirai pour Cologne.

—Mille dangers....

—Le percepteur que me donna Monsieur mon père ne m'apprit jamais ce mot-là, et Mme de Coasker, ma mère, quoique femme, en avait horreur.

—Amoureux!

—Ah!.... oui.

Sur ce petit soupir, M. de Coasker, préoccupé, s'en retourna vers son régiment, et à peine sous la tente, fit venir deux hommes, deux soldats, les plus habiles d'entre ceux qui avaient été aux tranchées. Il donna des ordres, à voix basses, et ajouta:

—Il me faut cela dans trois heures.

—On sera prêt, mon colonel.

Il alla trouver le maréchal de Saxe, et lui apprit son désir. Le vieux lion s'étonna.

—C'est un projet furieux. Vous êtes dément!

—Je réussirai, dit Coasker. Soyez galant, monsieur le maréchal, Mme de Souvré trouvera cela du dernier bien.

—C'est entendu, vous aurez votre laissez passer. Voilà un nouveau genre! Je vais prévenir l'ennemi, qui vous laissera filer. Bonne chance, fou.

Coasker revint à sa tente, et plaisanta:

—L'écrin est-il prêt?

Un officier s'informa. Et deux minutes après, les soldats rentrèrent avec un cercueil.

—Posez, je vous prie. Les ouvertures sont-elles ménagées?

Coasker s'habillait.

—Oui, colonel, dix trous aux planches du fond, trois sous les poignées, en arrière et en avant pour respirer.

Il noua sa cravate, une pièce de linon à rendre coquets les anges.

—Adjoignez-vous deux grenadiers, vous serez quatre hommes d'escorte.

Il mit une veste de satin mauve broché de pâquerettes, introduisit son doigt dans l'ouverture, et fit bouillonner les dentelles, des garnitures de point qui eussent payé quatre métairies.

—Mon carrosse. Qu'on attelle.

Il chaussa des bas de soie blancs, de jolis souliers de cuir noir, lustré, dont les cales en bois des îles étaient de rouge incarnat.

—Ouvrez.

Il endossa son habit d'argent, brodé d'or, aux doublures de martre, prit un miroir, envoya une chiquenaude dans sa perruque brisée, à trois pièces, et magnifique, s'étendit.

Un instant, aux lumières, ses camarades purent le regarder, horrible de laideur, pustuleux, hâve, camus, souriant, le chapeau contre la poitrine, en travers de la grande canne noire. Puis le cercueil se referma:

—A revoir, divins.... chuchota ce monstre.

Et, lugubres, des clous entrèrent dans le cercueil.

—Tout cela pour une femme, dit un officier.

On enleva la caisse, et on la posa dans le carrosse. Il était si léger que ceux qui le portaient, moqueurs, eussent pu hausser les épaules. Si peu lourd.... rien, presque: le poids d'une vieille folie. Les quatre grenadiers prirent place, avec leurs armes.

—Voici l'ordre de laissez-passer, dit un capitaine. Prenez cet itinéraire. Et ne perdez point de temps. Faites vite

Le cocher fit claquer son fouet, le carrosse partit.

Il s'en alla au grand galop dans la nuit, traversa la Meuse et entra dans les foules mornes que repoussait la victoire. Un grenadier se mit à la portière:

—Malheur! on est en plein su l'ennemi. Quoi qu'il va dire, s'il sait?

—L'ennemi, ça ne sait jamais, dit un second homme, un nommé Chamard, un géant.

Le cocher, brigadier déguisé, large comme une porte sous son triple collet, malmenait les chevaux. On ne voyait que deux lanternes emportées qui glissaient comme deux éclairs. Quelqu'un chuchota:

—Tu l'as calé comme il faut?

—Su la soie, dit le géant.

Au bout d'une heure:

—*Werda!*

C'étaient des pandours. Il fallut tirer les papiers, montrer les signatures, avec des jurons! Les ennemis, sans comprendre, laissèrent partir le carrosse.

—C'est z'heureux, dit Chamard.

Il bourra sa pipe.

Mais comme les chevaux s'enlevaient, une voix creva du cercueil, lointaine, un cri qu'on devinait impatient, hurlé:

—Bride abattue! Au grand train!

—Au grand train! C'est l'ordre! clamèrent les soldats.

Le carosse bondit.

—L'colonel est p't'ét' gêné, dit un homme.

—Botte de foin! cria Chamard, si le colonel est là, c'est qu'i veut être là. On n'en sait pas de plus que la consigne. Coupe.

—J'ai cinq cartes.

—Moi comme toi.

—Quinte majeure.

—C'est bon.

Et ils se mirent à jouer sur le cercueil.

A Maëstricht, la ville, prévenue, attendait le carrosse. Quand il passa, des régiments autrichiens battirent le tambour, et des étendards saluèrent.

—On vous en a pris des morceaux! leur cria Chambard.

Des lors, partout, on rencontra l'ennemi. A chaque instant: *Werda!* Quatre pipes luisaient aux portières. On passait les papiers. Des Autrichiens, quelques Anglais regardaient la caisse, et la voiture-fantôme se remettait à fuir, écheveiée de fumées: Ça marche, disaient les hommes. On entendait des voix sur la route, et de longues ombres, au clair de lune, s'alignaient.....

—On nous présente les armes, 28, 29, 30, la dernière 31. A moi les cartes, et dix 41.

—Cartes égales!

Aldenhoven fut traversé comme un rêve: quelques lueurs, des bataillons, rigides dans les ténèbres, qui rendaient les honneurs de mort, un sanglot sombre, bas, de tambours lointains, des têtes nues, allongées, curieuses, la foule,—à peine, pour les quatre hommes, le temps de voir; et le jeu, qui se disputait, continua:

—Cartes égales! Non! non! j'ai sept plis!

—Si t'aurais joué à trèfle, t'avais dix cartes, ma dame n'était pas gardée....

—Fallait savoir, si....

—Coquins, vous jouez comme des mazettes! hurla le cercueil.

Les quatre soldats se regardèrent.

—Tu vois, dit l'un, l'colonel sait ça. Si t'aurais joué à trefle....

Après Aldenhoven, on passa la Roër. Sous le galop, le pont plia, retentit! La voiture s'emporta sur la route de Cologne, dans la nuit, dans le vent, dans le songe. Les soldats se dirent:

—C'est tout d'même beau que l'ennemi saluye un défunt. Vous avez vu, vous autres, on dirait qu'ils en ont peur.

—L'colonel leur en a fait voir. Ils jubillent comme qui dirait de le voir là ici, fixe pour l'éternité dans le rang de la mort. Il n'peut pus rien nous faire, qu'i s'pensent....

—Aregardons les trous, faudrait pas qu'il étouffe, dit le géant.

Au milieu des secousses qui les jetaient l'un sur l'autre, ils visitèrent les ouvertures.

—Ça va.

—On arrive! hurla le cocher.

Mais il fallut s'expliquer encore, montrer les papiers, subir des yeux qui fouillaient, déshabillaient, pesaient. Sans rien dire, grave, un capitaine autrichien monta, et le carrosse repartit pour ne s'arrêter qu'au bout d'une heure, dans un des faubourg de la ville.

L'officier fit descendre les hommes, porter le cercueil au milieu d'une cour, et congédia les soldats. Stupéfaits, ils s'écartèrent.

—En v'là une! Comment qu'on va le déclouer de là, maintenant?

—L'Autrichien va p't'ét' partir.

—Et la belle, dit le grand chamard; moi qu'avais z'une lettre d'écrit.

L'officier monta, et dix minutes après revint avec la comtesse. Un ami suivait. Mme de Souvré, chancelante, était en manteau de lit, coiffée en négligé, avec du rouge. Elle pleurait, et parlait à son compagnon:

—Ah! chevalier, quel malheur! mon Dieu! Vous dites bien, monsieur l'officier?....

L'Autrichien, raide, balbutia quelques mots:

—Rapport de M. le maréchal de Bathiany m'ordonnant d'accompagner les restes mortels du colonel comte de Coasker et de le représenter aux funérailles qui se feront ici, comme c'est l'ordre.

Mme de Souvré s'approcha du cercueil dans un grand silence, et l'Autrichien s'éloigna.

—Pauvre comte! pauvre laid que j'ai méconnu. Chevalier, vous qui le connaissiez....

Les quatre soldats, en rond, levaient des torches.

—Oui, madame, c'était un noble ami, un gentilhomme loyal, un héros.

Mme de Souvré, penchée sur le cercueil, sanglottait:

—Ah! quels regrets me torturent! Vous étiez laid, mais quelle soumission, quel esprit charmant, quel amour! Je suis brisée. Ne vous rappelez rien de moi, là-haut, qui ne soit remords, douleur pour ma vie à venir. Je vous reconnais aujourd'hui, car je vous vois de mes vrais yeux. Vous n'étiez point laid, ni vieillard, vous aviez la grâce du cœur, sa jeunesse. Et vous êtes maintenant là, cher ange absent, vous êtes là....

—Madame, dit le chevalier, je voudrais avoir le sort de celui à qui vous parlez. Il serait vivant, vous le repousseriez encore....

—Hélas!

—Le voici étendu sans vie, et vous êtes femme, vous l'aimez.

La comtesse regarda la nuit qu'éclairaient les torches; un sourire lui vint de se voir ainsi devinée:

—Peut-être....

A ce mot, le cercueil eut comme un soupir. Venait il de la nuit, de la gémissante nuit; ou bien, aux poings des soldats, fut-ce le frisson de feu des flambeaux?

—Peut-être, oui, oui.... peut-être. Et quel serait son mépris s'il pouvait m'entendre!.... J'avoue que la mort a des parures inconnues, éternelles, qui ternissent la beauté vivante. Oh! que dis je! que dis-je là tout haut! Chevalier, que me faites-vous dire devant ce cercueil!.....

—Je vous fais dire, madame, qu'il faut être *mort* pour vous plaire.

Trois torches s'éteignirent. Un seul feu resta.

—Commençons, dit Chamard.

Alors, ne voyant plus l'Autrichien, les soldats, brusquement, tombèrent à genoux, prirent des pinces, vite, vite, firent sauter le toit du cercueil!—et on aperçut un homme *mort*, M. de Coasker, souriant, qui tremblait encore, une main crispée sur son cou.

AMOUR FILIAL

D'UN SOLDAT.

Vers les derniers jours de décembre 1849, un jeune soldat du centre, portant une de ces bonnes et honnêtes figures qu'on aime à rencontrer dans son chemin, se présente au bureau de la poste militaire à Rome pour échanger une modeste pièce de 5 francs contre un mandat de la même valeur.

«A quelle personne voulez-vous envoyer ce petit mandat? lui demanda Lambellin, excellent homme qui remplissait à la fois les fonctions de directeur de la poste et de payeur de l'armée.

—A ma vieille mère, répondit le jeune soldat.

—Pour ses étrennes, sans doute?

—Oui, Monsieur le payeur.

—C'est bien, mon camarade; les étrennes de la piété filiale portent bonheur à celui qui les reçoit. Comment vous appelez-vous?

—Bois.

—Quel régiment?

—25e léger, 5e du second.

—Où demeure votre mère?

—Aux Communs, près d'Aubigny, département du Cher.

—Votre nom ne m'est pas inconnu, mon brave, car plus d'une fois, si je ne me trompe, vous m'avez apporté le fruit de vos petites économies.

—Petites, vous avez raison; car il faut bien du temps à un soldat pour économiser une pièce de 5 francs sur une paie d'un sou par jour.

—Cette économie me semble même impossible.

—Rien de plus véritable, et cependant j'ai eu le bonheur d'envoyer déjà à ma mère une somme de 70 francs.

—70 francs! En combien de temps?

—Depuis les deux années que je sers mon pays.

—Comment donc faites-vous pour réaliser une pareille somme, et comment faites-vous pour m'apporter si souvent vos épargnes?

—Rien de plus simple: je monte des gardes pour mes camarades; le jour, je fais des corvées pour eux, et la nuit je raccommode leurs pantalons et leurs guêtres. Cette industrie me rapporte quelques sous que je conserve soigneusement jusqu'à ce que je puisse les échanger contre une pièce ronde comme celle-ci.

—Vous n'allez jamais au cabaret, sans doute?

—Jamais.

—Vous n'aimez donc pas le vin?

—J'aime mieux ma mère.

—C'est bien, camarade; votre conduite est digne d'éloges.

—Des éloges à qui fait son devoir! non, Monsieur: mais permettez-moi de me retirer, car mon service me rappelle au quartier.

Adieu, Monsieur.

—Au revoir, mon camarade.

Le jour même, M. Lambellin, déjeunant à l'hôtel de la Minerve, raconta cette touchante histoire. «La conduite de ce soldat est d'autant plus belle qu'elle est plus rare, dit alors un officier supérieur, l'un des commensaux: je prendrai des informations sur cet homme, et, si elles répondent à la bonne opinion que l'on dit avoir de lui, je viendrai à son aide en faisant quelque chose pour sa vieille mère.»

Le soir de ce jour-là on savait déjà que le chasseur Bois n'avait jamais fait de punition, que sa conduite était exemplaire, qu'il se privait de tout pour envoyer à sa mère, qu'il se refusait même la pipe, la consolation du troupier, que, sur trente nuits, il en passait quinze sur les planches du corps-de-garde, qu'il s'était bravement comporté pendant les opérations du siège; en un mot, qu'il était aussi bon soldat que bon fils.... Des commensaux, des officiers, des Français qui étaient à Rome s'intéressèrent à ce récit....

Quelques jours après, le chasseur Bois occupait une place d'honneur à l'excellente table de l'hôtel de la Minerve: il y avait là comme toujours une nombreuse société d'élite. Fort embarrassé des éloges qu'on lui adressait sur sa bonne conduite, le chasseur Bois répondait qu'elle était trop naturelle pour qu'il pût se glorifier des compliments qu'il croyait ne point mériter.

On était au dessert lorsqu'un domestique vint apporter une boîte en carton, adressée à Bois, chasseur au 25e léger, 5e du second. Cette boîte contenait une paire d'épaulettes en laine rouge, un rouleau d'écus et une lettre ainsi conçue:

«Toute bonne action doit avoir sa récompense! Vous avez été bon fils et bon soldat: voici pour le soldat. (On lui remit alors la paire d'épaulettes de grenadier.) Vous avez été bon fils: voila pour votre mère.»

Le rouleau contenait une somme de 100 francs, véritable fortune pour celui qui, depuis deux années, s'était privé de tout pour ramasser, sou par sou, 70 francs.

La joie que ressentit alors ce jeune soldat est une chose qui se comprend, mais qui ne s'exprime pas.

Un arbitrage propose aux Américains par les Anglais.

Presse Associée.

New York, 20 mai—Une dépêche de Washington dit: Bien que pressant les Etats-Unis de consentir à un arbitrage dans la question qu'a soulevée la délimitation des possessions dans l'Alaska, le gouvernement britannique a protesté contre l'envoi de troupes nouvelles par les Etats-Unis. La controverse entre les deux gouvernements a pris un caractère plus grave qu'on ne le supposait tout d'abord. Le président est lié quant au principe de l'arbitrage, et bien qu'il soit évident que les Etats-Unis triompheraient de la situation, il reste possible que la commission puisse décider que les Anglais ont le droit de posséder un port sur la côte du Pacifique, peut-être Sharway que la Grande-Bretagne convoite. En vue des grands intérêts commerciaux des Etats-Unis, l'administration ne semble pas favorable au projet et le gouvernement anglais a été prévenu que telle est la façon du Président d'envisager la situation.

Invitation du 7e de N. Y. par les volontaires de Westminster.

Presse Associée.

Londres, 20 mai—Sir Ch. Howard Vincent, membre conservateur du Parlement et représentant la division de Sheffield, ainsi que le colonel des volontaires de la reine ont eu l'excellente idée d'inviter une députation du 7e de New York à visiter l'Angleterre. Sir H. Vincent a écrit au colonel Daniel Appleton pour le prier d'envoyer une députation afin de prendre part aux exercices des volontaires de Westminster, à Hyde Park, lors de la revue que fera le prince de Galles de tous les volontaires, le 8 juillet. Les volontaires de Westminster seraient vivement désappointés si le 7e ne répondait pas à leur appel. Le col. Sir Ch. Howard Vincent a dit à ce propos que, en réalité, ce n'était pas au 7e seul que s'adressait cette invitation, mais à tous les corps de l'armée des Etats-Unis. L'idée est d'unir les deux nations par les liens les plus étroits.